

« Plaques tectoniques »

Solange Lévesque

Numéro 54, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26823ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lévesque, S. (1990). Compte rendu de [« Plaques tectoniques »]. *Jeu*, (54), 155–158.

critiques

«plaques tectoniques»

Conception : Normand Bissonnette, Lorraine Côté, Richard Fréchette, Sylvie Gagnon, Marie Gignac, Robert Lepage, Michael Levine et François Pick. Mise en scène : Robert Lepage, assisté de Jean-Frédéric Messier et de Philippe Soldevila; scénographie : Michael Levine, assisté de Jean Hazel; éclairages : Lucie Bazzo et Robert Lepage; musicien : Michel Gosselin. Avec Normand Bissonnette, Lorraine Côté, Richard Fréchette, Sylvie Gagnon, Marie Gignac, Robert Lepage et François Pick. Coproduction du Théâtre Repère et du Festival de théâtre des Amériques, présentée à l'Implanthéâtre de Québec du 16 novembre au 9 décembre 1989.

La première version des *Plaques tectoniques* avait été présentée à Toronto au Du Maurier World Stage en 1987; on devait voir la seconde version en 1989, au Festival de théâtre des Amériques, mais les représentations furent annulées à quelques heures de la première, les créateurs jugeant que l'ensemble manquait encore de la cohérence nécessaire. Enfin, les *Plaques tectoniques* ont été données à Québec à la fin de 1989.

Cette saga élaborée au moyen de la technique des Cycles Repère balaie un espace-temps encore plus large que celui de *la Trilogie des dragons*, et poursuit les destins entremêlés de personnages encore plus nombreux, mais de manière moins approfondie. Ce projet ambitieux ne semble pas encore tout à fait prêt à explorer vraiment en profondeur l'histoire des personnages; ce sont plutôt des instantanés de l'Histoire du choc des cultures qui nous sont proposés, en particulier autour de l'«invasion» de l'Amérique par les Européens, depuis Christophe Colomb. Siècles et océans sont traversés allégrement grâce à d'ingénieuses trouvailles de mise en scène. Le principe inspirateur n'est plus seulement la ville (Québec, Toronto, Vancouver dans *la Trilogie*), mais la dérive des continents (cet imperceptible déplacement des plaques de l'écorce terrestre qu'on a constaté au fond des océans, qui participe de l'évolution continue de la croûte terrestre depuis la formation de notre planète); à cette

échelle, les influences des cultures entre elles et leurs glissements évolutifs deviennent tout naturellement le substrat du spectacle.

On sait qu'une des techniques privilégiées par le Théâtre Repère est l'utilisation de «ressources», d'objets inspirateurs. De manière générale, et pas seulement dans la phase d'élaboration d'un spectacle, d'ailleurs, le Théâtre Repère mise beaucoup sur le langage des objets, qu'il «parle» d'ailleurs avec une aisance parfaite. Un des objets clés de cette oeuvre a été une mappemonde fragmentée en casse-tête, dont chaque morceau (chaque lieu, donc) était numéroté. Trois parties, ou plutôt trois ensembles de «plaques» composent le spectacle, portant chacune un numéro; on trouve cinq plaques en première partie, sept dans la seconde et sept dans la troisième. Les numéros correspondent aux villes d'origine des personnages ou à celles qu'ils visitent. En dépit du fait que ce sont plutôt les personnages et leur quête respective qui forment le liant de ces «plaques», la fable demeure subsidiaire, et la ténuité du fil conducteur déroute un peu par moments. L'impression de continuité est en partie restaurée, cependant, par la présence presque ininterrompue d'un pianiste sur scène.

La Trilogie avait été conçue par ajouts et développement; spectacle d'une heure au début, la



durée s'était accrue de deux heures dans la seconde mouture, pour aboutir à une version finale de six heures et demie. Le cheminement suivi pour les *Plaques* est inverse : le groupe cherche à condenser, à resserrer le spectacle de plus en plus l'objectif étant de conserver l'essentiel pour la version finale du projet, qui sera jouée en 1990, à Glasgow en Écosse.

Les objets signes et l'environnement scénique des *Plaques* sont la plupart du temps spectaculaires, mais préservent une impression de simplicité. L'aire de jeu rectangulaire est séparée en deux par un bassin d'eau qui figurera tour à tour l'océan Atlantique, le bureau d'une psychiatre, le Grand Canal de Venise, etc. D'un côté, l'Europe; de l'autre, l'Amérique. D'un côté, ceux qui vont émigrer en traversant l'«océan» (sur des chaises-navires, avec des voiles formées d'une nappe de banquet), et les «monuments» d'une culture millénaire : le cimetière du Père-Lachaise (évoqué par une trentaine de chaises suspendues à des fils et surmontées chacune d'une bougie), les musées et les sites, une tradition esthétique bien établie; de l'autre, le Nouveau Monde, une culture jeune, des pays en train de se construire et la recherche d'une esthétique propre; un grand restaurant et des gratte-ciel newyorkais (faits de piles de livres) et deux pianos à queue qui vont, à un moment donné, tourner puis s'emboîter et s'éloigner comme les continents.

Sur le plan de la thématique liée aux personnages, on retrouve, en troisième partie surtout, un thème cher à Lepage : celui du jeune artiste qui quitte son pays pour aller chercher ailleurs une expérience qui jouera le rôle d'un véritable parcours initiatique : c'était Philippe dans *Vinci*, Pierre dans *la Trilogie des dragons*. Ici, c'est Madeleine, une étudiante en histoire de l'art. Tout comme le jeune photographe de *Vinci* et les deux artistes de *la Trilogie*, elle rencontre, pendant son voyage, des personnes qui deviendront les agents dans l'initiation que constitue pour elle cet exil choisi. Parallèlement à ce thème, un autre questionnement apparaît : celui de la mise en marché de l'art, de la valeur et de la place que prennent les oeuvres, selon qu'elles se trouvent d'un côté ou de l'autre de l'Atlantique; on assiste d'ailleurs à un cours d'histoire de l'art

donné (par Robert Lepage en professeur) dans un cégep. Sur un plan plus complexe se formule une interrogation sur l'identité québécoise : que devient-elle lorsqu'elle est confrontée aux cultures puissantes établies en Europe et aux États-Unis? Ces questions qui préoccupent Lepage constituent d'ailleurs une impulsion de son travail depuis le début.

Dans les *Plaques tectoniques*, on trouve aussi la poursuite d'une exploration du thème de la sexualité, exploration déjà entreprise par Lepage et Brassard dans *le Polygraphe* (on se souvient que cette pièce abordait discrètement le sado-masochisme); ici, c'est de changement d'identité sexuelle qu'il s'agit. Le personnage central de la deuxième partie de la pièce, Jennifer, est un homme qui a choisi de devenir femme; ce n'est pas, cependant, une «grande folle» qui nous est présentée, mais un personnage grave, angoissé, une femme vivante, bouillante, qui réussit à nous amener avec elle, à force d'honnêteté et de dignité, sur la piste de ses interrogations et de sa souffrance. Nous la suivons de son milieu de travail (une radio FM, où elle réalise des entrevues pour des émissions culturelles) au bar où elle va se détendre après la soirée, jusque chez sa psychanalyste.

Une des forces de ce spectacle, c'est sans contredit la multiplicité des niveaux du jeu; la polyvalence des acteurs est remarquablement exploitée tout au long des trois parties. Robert Lepage en Jennifer est particulièrement touchant; on le verra aussi en professeur d'histoire de l'art, en gondolier. Marie Gignac passe avec une aisance parfaite du rôle de Madeleine, la jeune étudiante, à celui d'une animatrice noire de *talk-show* télévisé américain; Lorraine Côté, étonnante, apparaît en ballerine tchèque (qui se «noie» courageusement dans la piscine) et Richard Fréchette en Billy-Joe Brillat-Savarin, héritier du célèbre cuisinier; son numéro sur l'art de cuire un oeuf, leçon de cuisine donnée à des garçons de restaurant newyorkais, constitue une pièce d'anthologie.

Le spectacle pourrait sans doute s'épanouir avec plus de force s'il était présenté dans un espace qui nous permettrait d'être «réellement» confrontés

«L'aire de jeu rectangulaire est séparée en deux par un bassin d'eau qui figurera tour à tour l'océan Atlantique, le bureau d'une psychiatre, le Grand Canal de Venise, etc.» Sur la photo : Richard Fréchette et Lorraine Côté.
Photo : Claudel Huot.



Des piles de livres évoquent des gratte-ciel newyorkais dans les *Plaques tectoniques* du Théâtre Repère, mis en scène par Robert Lepage à l'Implanthéâtre de Québec. Photo : Claudel Huot.

à la distance et à son abolition au sein d'un lieu plus vaste; l'espace de l'Implanthéâtre, où les spectateurs sont installés sur deux niveaux tout autour de l'aire de jeu, évoquait au contraire un univers clos où les déplacements sont restreints.

De manière générale, on sent que le spectacle se cherche encore et que certaines transitions sont laborieuses; le propos y est parfois trop elliptique, et les histoires impressionnistes. Dans cette version, du moins, c'est indéniablement la partie du milieu qui contient le matériel le plus riche; si les concepteurs arrivent à établir des liens solides entre ce volet central et les deux autres, et s'ils arrivent à approfondir et à éclairer les enjeux de la première et de la troisième parties, l'oeuvre pourra atteindre à une maturité et à une richesse d'émotion encore plus grandes.

La présentation des *Plaques tectoniques* à Montréal au printemps de 1990 nous permettra de voir la troisième mouture du spectacle, probablement la dernière avant Glasgow.

solange lévesque